

Diane de Pottier

$$1+1+1$$
$$=$$
$$1$$

Collection
~La Datcha~



La Mêsonetta

1+1+1=1
de
Diane de Pottier

Collection ~ La Datcha ~

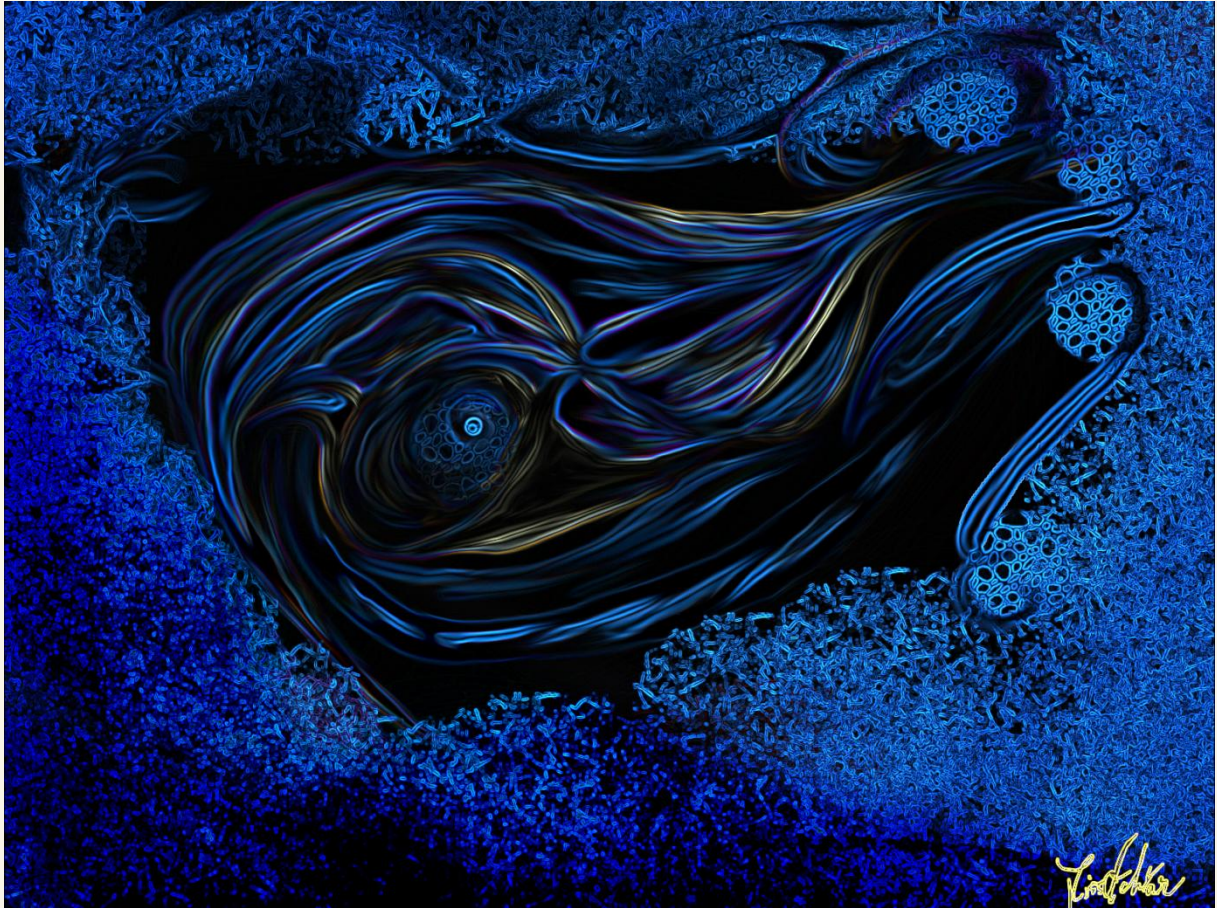
Les Éditions de La Mêsonetta

Roman français du XXI^e siècle



Tous droits réservés aux Éditions de La Mêsonetta ©®

"Ombre calcinée bleu acier", Miss Ahtar



[...] mais la tentation était si forte qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

" La Barbe Bleue ", Charles Perrault

Lettre au lecteur.trice.

Souviens-toi de l'un des passages les plus tragiques de ton enfance littéraire, un passage à la poésie dramatique envoûtante, gravé dans ta mémoire en ces quelques lignes :

— *Anne, ma sœur Anne ne vois-tu rien venir ?*

La sœur Anne répondit :

— *Je ne vois rien, que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie...*

Souviens-toi de ce moment de l'histoire où la catharsis a joué, rien que pour toi, sa plus belle partition, cet instant où l'héroïne, ici femme de Barbe Bleue dont tu ne connais rien, à part le prénom de sa sœur et l'existence de deux frères tant attendus, semble perdue. Cet instant sublime de fusion entre toi et ce personnage, où, partagée que tu as été entre le sentiment de condamnation — mais pourquoi cette petite sotte a-t-elle ouvert cette porte nom d'une pipe ? — et celui de la pitié — Non, pas ça, il va l'étriper ce salaud, ce gros dégueulasse ! — tu aurais voulu, finalement, mourir à sa place, dans l'unique but de sauver la princesse. Mais voilà, derrière cette porte interdite, elle a vu un spectacle d'épouvante. C'est sa curiosité très mal placée qui l'a conduite dans une telle impasse. C'est son instinct féminin redoutablement attiré vers l'indomptable liberté qui a tiré la chevillette et qui a fait choir la bobinette. Cette porte, elle l'ouverte, *mamma mia !*

Diane de Pottier

Première partie

Le secret du bonheur et le comble de l'art, c'est de vivre comme tout le monde, en n'étant comme personne.

[Simone de Beauvoir](#)

1. Lili, Dada, Nana

Génération Uranus Pluton. Seule, la naissance compte. Seule notre naissance compte car elle est au commencement de notre Amour. La mort n'est rien. Elle ne compte pas. Je la méprise. Nous sommes trois. Tous trois nés un 2 mars, à quelques minutes d'intervalle, entre 16 heures et 17 heures. Je suis la dernière, 16h55. Ils sont mes deux grands-frères. Nous sommes donc tous trois issus de la même mère et du même père, du même père... Nos diminutifs, façon Castor Junior : Lili, Dada et Nana... du même père celui-là même qui choisit nos prénoms : Louis, Daniel et Nathalie.

Nous sommes nés dans les montagnes des Alpes du Nord, en pleine giboulée, l'hiver et sa grisaille humide perdurant cette année-là. Notre lignée est alpine depuis la nuit des temps. À notre naissance, notre père nous a baptisés à sa manière : tous les trois nus, dehors, sous la neige, en nous aspergeant de gnôle bénite et en implorant Dame Nature de nous protéger. Une rusticité à faire pleurer un saint de bois. Mes frères ont résisté sans palpiter des paupières, sans broncher. Moi, malheureusement, je suis devenue intégralement violette, hurlant et m'étranglant avec cette rincée d'alcool si fort, de débouche-siphon.

Mauvais présage.

Je suis très fière de mes frères. Grands, musclés, aux yeux bleu-glacé, à la peau mate, burinée par un soleil qui se réverbère sur le miroir de l'immensité blanche. Moniteurs de ski l'hiver, guides de haute montagne l'été. Ils ont passé la frontière pour trouver l'amour : deux belles

Italiennes aussi brunes qu'ils sont blonds. Leurs enfants sont très beaux. Mon père, ce fils et petit-fils d'agriculteur-bûcheron, eut la chance de grimper dans l'ascenseur social, et devint alors, ce patriarche à bretelles et pantalons velours, orgueilleux, respecté, d'un petit village haut-savoyard très pieux, à l'égal des deux Savoies, métamorphosé en station d'hiver. Un pionnier de l'or blanc, assis confortablement, ses grosses mains appuyées sur ses cuisses, dans un décor-chalet pierre et pin.

Seule, notre naissance compte. Nous sommes donc nés le même jour et avons grandi à l'air sauvage et pur, celui qui gifle la joue, ensemble, blottis l'un contre l'autre pour nous tenir chaud dans le froid d'un pays rude. Un bébé gorgone à trois têtes, à six yeux au regard unique de givre, dans un grand berceau laiteux, sentant encore la sève de bouleau et gardés pour deux chiens-loups : Mirka et Blacky.

Mes frères ne sont pas des plaisantins. La rigolade n'est pas inscrite dans leur carte génétique. Ils vont à l'essentiel, en peu de mots. Ils cultivent un calme olympien qui rassure leurs nombreux clients inexpérimentés, aux chevilles fragiles et pieds hésitants, ceux-ci mêmes qui, arpentant toute l'année, de long en large, leurs cinq mètres au carré de bureau parisien, rêvent de se taper le Mont-Blanc, le vrai, pas le dessert en boîte. Ils écoutent toujours notre père, sans rétorquer, sans marmonner bien que lui, n'ait jamais été guide de haute montagne. Silencieux, réfléchis, ils sont attentifs à la moindre caillasse qui roule sous le brodequin. Hauts-Savoyards depuis la nuit des temps. Ils ont ce parfum de roche pure qui me fait chavirer, inspirant confiance aux crapahuteurs du dimanche, en mal d'adrénaline, qui ont besoin de mettre leur vie en jeu pour se sentir exister. Lorsqu'ils reviennent dans leur cité-fourmilière, ils invitent

fièrement leurs amis pour une soirée cocktail-diapo dans leur loft déco vintage. Mes frères risquent leur vie au quotidien pour nourrir leur famille. Moi, je vis encore chez nos parents car je viens de passer mon Baccalauréat, dans une ambiance bucolique entre miaulements de chats et sifflements de marmottes.

Mais lorsque je décide, en 1987, de partir vivre dans la deuxième plus grande ville de France, je déclenche une coulée de gravillons. J'aperçois alors, l'ombre d'une larme dans leur œil gauche alors qu'un clin d'œil du droit m'accorde une bénédiction complice. Ce jour-là, le paternel éclate à fendre en deux le [glacier des Bossons](#) :

— C'est quoi cette nouvelle lubie, Nana ? ! Explique-toi !

Nana, c'est le sobriquet qu'il m'a donné et je l'ai toujours détesté, surtout quand j'ai eu mes premières règles. Mais il a persisté à m'appeler comme cela, malgré toutes les pubs de serviettes hygiéniques à la télé...

— Nana ? ! J'attends ta réponse.

Ses yeux marrons, se transforment en gélules de charbon de Belloc contre les ballonnements et son haleine sent le soufre. Sa barbe grisonnante, à la Moïse en fin de carrière biblique, frissonne d'agacement. Moi, les yeux pervenche, rivés sur mes tongs roses à grosses marguerites, je tente à tâtons :

— Je veux faire des études de Lettres à Lyon.

— Depuis quand ? !

— Depuis que je sais lire et écrire... Je ne sais pas six ou sept ans, m'en rappelle plus....

— Ne fais pas ta maline, Nana ! C'est ton dix-sept en philo qui t'est monté à la tête ? Ce n'est pas du tout ce que j'avais prévu pour toi, tu le sais parfaitement ! Tu as le BAC... C'est bien ! Mais tu sais très bien que justement je t'ai réservé une place au syndicat d'initiative et que Jean-Philippe ne pourra jamais te suivre à Lyon ! Je te rappelle quand même la date de tes fiançailles, Nana ! le 15 septembre !

— Ah... oui... ça tombe mal, c'est la rentrée universitaire... Faudra repousser.

— Nana, ne plaisante pas sur ce genre de sujet ou je te colle caissière à Prisunic plutôt que de faire un BTS tourisme. J'ai le bras long.

— Mais je ne plaisante pas, papa. Et caissière à Prisunic, ça ! c'était la menace au cas où je rate mon BAC. C'est du réchauffé. Quant au BTS tourisme, je n'ai jamais compris à quoi ça peut servir de telles études...

— Nana, écoute-moi bien, je ne le dirai pas deux fois ! La vie se chargera de te faire ravalier ta petite prétention mal placée !

Je baisse les yeux. Mes frères, mes beaux chevaliers-servants, les seuls que mon paternel, pétri d'admiration a toujours écoutés, volent à ma rescousse :

— Laisse-là partir, papa.

— Non, elle sera une très bonne maîtresse de maison aux côtés de Jean-Philippe... Regardez votre tante, elle s'est pas mariée, elle est restée vieille fille !

Mes frères, mes Amours.

La décision fut prise, je partirais et m'inscrirais à l'Université Lyon III, la deuxième Faculté des Lettres de France, après la Sorbonne de Paris. Face à moi, sa fille, mon père atteignit, ce jour-là, un très haut degré d'incompréhension. Ses yeux se noyèrent dans le fond de son verre de génépi de fabrication maison. Tout le monde avala son bout de tomme rapidement et vaqua à ses occupations. Ma mère, à petits pas de moineau, desservit docilement la table en bois massif et se remit à sa machine à coudre. Seul, le chef de famille à la stature, resta stoïque, la clope au bec, assis, sur la massive chaise en chêne de son grand-père, jouant à faire claquer ses bretelles, me toisant avec réprobation. Mais peut-on aller contre sa nature profonde ?